



LE MESSUN 001

M. / Mme :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Pays :

WWW.LEMESCLUN.FR

LE MESCLUN...OU 2 / ON S'TAIT SI ON VEUT...

LE MESCLUN...OU 2
ON S'TAIT SI ON VEUT... 001



> PAGE 4 :
TAOURATI BLABLABLA...
COMME D'HAB, QUOI...

> PAGE 5 :
C'EST EUX QU'IL FAUT
TARTER, C'EST D'LEUR
FAUTE TOUT ÇA



> PAGES 14/15 :
SI TU SAIS PAS OÙ CRÉCHER,
ÇA PEUT TE FOUTRE LES
ÂBELLLES COMME ON DIT.
OU ALORS, TU PARTICIPES...



> PAGES 16/18 :
IL SE LA RACONTE GRAVE...
TOUT ÇA PARCE QU'IL FAIT
DES FILMS ET QU'IL FOUT LE
BORDEL SUR LA PLACE DU
VILLAGE GAULOIS...



> PAGES 6/9 :
T'AS RIEN D'AUTRE À FAIRE
QUE DE PEINTURLURER LES
MURS ? BEIN ALORS FAIT
COMME CHEZ TOI...

> PAGE 19 :
C'EST BIENTÔT NOEL...
NON ? AÏE. TANT PIS, ÇA
VOUS LAISSERA LE TEMPS
D'APPRENDRE À DIRE
TCHOURTCHKHELA AVANT
DE LA BAFFRER...



> PAGES 10/13 :
LA POÉSIE S'EST UN PEU
INCRUSTÉE DANS LES
PAGES... SAUREZ-VOUS
LA RECONNAITRE ?

> PAGE 20 :
ÇA C'EST L'ÉTÉ, ÇA C'EST
L'ÉTÉ. ALLEZ À VOS SOR-
TIES...

Et dans le prochain numéro, il pleut, il pleut bergère. Une comptine pour réchauffement climatique. Place aux djeunz...



Les Blablatis

A la gribouille Taourati Moussa

- > Ici, on plante des salades, là, c'est les haricots, là, c'est les fèves....
- > Hââââ, c'est quoi ça !
- > ... Après, c'est les herbes aromatiques....
- > Il y en a deux, deux gros !
- > ... Là-bas, il y a du persil...
- > C'est des vers de terre !
- > ... La coriandre, y a juste des petites pousses, là-bas, ça a déjà commencé...
- > Touche pas !
- > ... Là aussi, là-aussi... c'est des fleurs, ça....
- > Arrête ! Arrête ! Anaïs !
- > ... Ça, là, je sais plus ce que c'est, mais c'est des plantes grasses...
- > C'est pas un vers de terre, c'est un mille pattes, là !
- > ... Ça, c'est la menthe...
- > Il faut pas qu'il s'écrase sur toi, là !
- > ... Là, on ne sais pas trop ce qui

a poussé, c'est des mauvaises herbes, je crois...

- > Attends, ça démange, là !
- > ... Là aussi, ça a bien poussé, là, y a plein de racines, mais je me rappelle pas ce qu'on a planté...
- > Mais arrête, l'écrase pas, c'est la bête qui fait développer la nature !!!

Agnès Borne, principale au collège Edouard Manet :

Le jardin potager sur la petite plate-bande du collège se fait en partenariat avec l'association l'Association de la Fondation Étudiante pour la Ville (AFEV), qui intervient en zone d'éducation prioritaire pour mener des activités extra-scolaires avec les enfants. Anaïs, qui gère le jardin, est en service civique chez eux. Elle a une action plus large d'éducation à l'environnement. Le jardin s'adresse aux enfants et aux parents, pour qu'ils aient l'occasion de faire et d'apprendre des choses ensemble. On souhaite aussi que les papas viennent, ils ont une connaissance des plantations, de l'entretien, ont parfois eu ce genre d'activité dans le pays où ils ont vécu auparavant. Quand ça se saura qu'il y a ce jardin dans le quartier, je pense qu'on verra les papas.



LES COUPABLES

CE 001, C'EST À CAUSE D'EUX...



CELINE LIEUTAUD



CHRISTINE FASSANARO



CHERAZADE AGUENI



DALILA AISSA MAMOUNE



DIANE OOMEN



FATIMA MOSTEFAOUI



HICHAM KABBACHE



JEAN-FRANCOIS POUPELIN



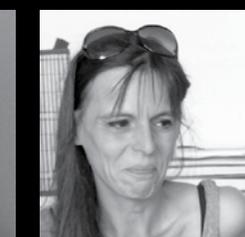
KILYAN KHEMERI



LILI ALOUI



MARIE-JO COSSU



MARINA MELOUA



NADIA KHEMERI



SONIA HALIMI



TAOURATI MOUSSA



AMINA BOUNAB



THIERRY DARGENT



AHMED SAID



ZIAD RIAHI



ZINEDINE AKSA



LE STREET ART SECOUE SES PUCES

C'est au marché aux Pucés de Marseille qu'une galerie de street art a posé ses couleurs. Après le Cours Julien, le Panier et la Friche de la Belle de Mai, Marseille a donc désormais un nouveau spot. Une exposition est en cours jusqu'au 30 août prochain...

Aux pinceaux démêlés Marina Méloua

« Notre désir était d'ouvrir ce quartier à la culture », affirme Catherine Coudert, directrice de la Galerie Saint Laurent, plantée au cœur du marché aux Pucés des Arnavaux dans le 15^{ème} arrondissement de Marseille.

Au milieu des étales de vêtements et de bazar en tous genres, la Halle des Antiquaires accueille depuis 2013 cette galerie de 600 m² en rez-de-chaussée du bâtiment. « Je m'occupais des brocanteurs, en bas. Le métier était sur le déclin, avec toutes les foires, les vides-greniers, les sites de vente en ligne. Tout le monde fait de la brocante aujourd'hui », explique Catherine Coudert, épouse de l'unique propriétaire des Pucés. Peu disposée à laisser l'endroit dépérir, elle tente l'aventure de l'art contemporain. Le premier essai fait un flop. « C'est trop conceptuel, pas assez bon marché », souligne la patronne des lieux. Après un an mais elle met le holà, sans baisser les bras pour autant.

Stéphane de Calmels, ancien antiquaire passionné de Street Art, la rejoint. Il devient son commissaire d'exposition. Désormais, on parlera



de tag, graff... Dans les pas de Marseille Provence 2013, capitale de la culture, les compères concoctent un nouveau projet. Le premier Marseille Street Art Show (MSAS) a lieu en 2014. Il accueille une trentaine d'artistes marseillais. L'année suivante, une fresque de 200 m² prend ses aises au quartier.

Depuis, les mètres carrés de murs transformés en toile vivante n'ont cessé d'augmenter. Ravalant la façade bétonnée du marché. Cette année les promoteurs ont choisi

d'accueillir de jeunes européens. Parmi les douze sélectionnés, tous les courants du Street Art sont représentés : affichistes, calligraphistes, pochoiristes, abstraits, figuratifs, sculpteurs...

Les locaux qui ne sont pas en reste. Le globe-trotter marseillais Remy Uno a tendu un portrait sur le parking. Il y côtoie un paysage urbain du trentenaire Heng qui, après New York, s'offre un peu de largeur de toile sur les murs du marché. Enfin, on peut également s'arrêter pour découvrir l'un des personnages sur toile de Dire 132, le Cristolien d'Aix en Provence.

L'aventure du Marseille Street Art va donc bon train. Et n'est pas seule. En 2015, sous l'égide de l'association Juxtapoz, c'est l'ancienne école Saint Thomas d'Aquin, architecture du XVIII^{ème} classée aux Monuments Historiques, qui accueillait une quarantaine d'artistes pour son exposition Aux Tableaux ! Trois d'entre eux sont d'ailleurs présents, cette année, au MSAS. Alexandre d'Alessio, qui présentait l'installation « Walk the line », Olivia de Bona avec (« l'heure de la sieste ») et Matthieu Dagorn,



alias Lapinthur pour son (« conseil de discipline »).

Catherine Coudert et Stéphane de Calmels peuvent donc se réjouir. Et s'il se trouve bien quelques ronchons pour faire observer que le Street Art n'a rien à faire à l'accueil du nouvel hôtel Golden Tulip Euromed (155 € la chambre, in english dans le texte), ça n'émeut guère la directrice. « Si le Street Art s'installe dans les rues, c'est pour investir tous les espaces de la ville et s'assurer une visibilité. Il appartient à chacun. Et il

n'est pas inintéressant de vivre de son art. Libre à ceux qui se disent « vandale » de refuser la démarche », affirme-t-elle encore.

Les commerçants des Pucés plébiscitent le projet. Aucun tag malveillant n'est venu saboter les fresques qui offrent une image enfin positive d'un lieu souvent décrié. Il laisse entrevoir un bon moyen d'attirer le chaland... Particulièrement ces touristes fraîchement débarqués des bateaux de croisière dont l'embarcadère est à deux pas.

Le MSAS se construit progressivement.

Une résidence d'artiste vient d'ouvrir à côté de la mosquée et une médiatrice culturelle assure visites et ateliers aux scolaires. Des envies de parcours urbains et de moments festifs sont dans les cartons. Avec 25 000 m² de murs disponibles sur le site, les Marseillais n'ont pas fini d'en prendre plein les yeux. Et la culture bad boy de se tailler un joli costard.

NHOBI

Le jour de son baptême, à Rio au Brésil, on le nomma Fabio Binho Cerqueira. Mais pour cabosser les murs de son petit nom de graffeur, il a choisi Nhobi. Arrivé à Marseille dans les plis de l'amour, il y a développé son art et sa vision. Il part désormais à la conquête du monde. Rencontre...

Les obiwan chez Nhobi - Marina Méloua & Thierry Dargent

Comment avez-vous commencé le street art ?

Au collège, j'étais toujours au fond de la classe. Je dessinais le prof. Je faisais des caricatures de tout le monde. Tous les ans, je faisais le T-shirt de la classe... Je sortais faire du tag. Je me sentais comme un héros. Le tag, c'est plutôt pour le kiff, l'esbroufe, la double vie. Je ne marquais que mon nom, mais c'était quand même une démonstration de volonté de changement. Les gens qui voient des tags disent que c'est moche. Mais c'est parce qu'on n'est pas content, qu'on a des trucs à changer. En plus, comme c'est un interdit... Comment faire quelque chose de bien en 10 secondes ? Du coup, dans le tag, c'est l'énergie qui compte, l'adrénaline.

Comment s'est opéré le passage du fond de la classe au coin de la rue ?

J'étais toujours un peu dégouté. À l'époque, on n'avait pas les revues. J'avais besoin d'évoluer. En 96, j'ai dessiné ma première tête. Un cercle, les yeux, le nez... Je me suis dit : « putain, je peux dessiner avec ce truc ». C'était

difficile, mais c'était possible. J'ai commencé à m'intéresser au graffiti. J'allais chercher des magazines pour me perfectionner. J'ai pris un peu de temps pour sortir dans la rue et dire : « ça, c'est mon graff ». Je ne suis pas allé poser ma première tête cheloue n'importe où. J'ai travaillé dans un petit coin. Et le jour où je me suis senti vraiment prêt, je suis parti. Après, j'ai fait ça des années et des années.

Comment s'est poursuivi votre apprentissage ?

Il faut manger... À un moment, j'ai choisi d'arrêter pour apprendre un métier. Je suis allé en fac pour apprendre le dessin industriel. Mais ça n'était pas ça. Du coup, je suis passé à autre chose. Avec des collègues, on a développé une marque de fringues. On a défilé au Fashion Rio. Mais, l'univers de la mode est difficile à gérer. À 26 ans, j'ai dit stop et j'ai fermé la boîte... C'était une période un peu dure. J'avais perdu mon boulot, ma femme... Je suis retourné chez mes parents... Pour moi, c'était la fin du monde. Mais c'est la meilleure chose que j'ai faite. Je suis revenu vers

moi-même, à faire du graffiti dans la rue, comme je faisais à 13 ans. Je sortais la nuit. Quand tu vois un gars torché, ou un qui sort de l'hôpital et qui vient te parler pour évacuer ses émotions, ou même le gars qui ramasse les poubelles qui vient te dire « putain, c'est trop beau ce que tu fais », tu te rends compte que tu as tous les pouvoirs du monde dans tes propres mains. Tu peux faire ton graff et donner du plaisir à l'autre. Tu peux sourire, trouver la communication.

Comment s'est passé votre arrivée en France ? Marseille est une ville accueillante pour les graffeurs ?

Je suis arrivé en 2012 pour suivre ma femme. Gamo, un artiste marseillais que j'avais rencontré à Rio, m'a ouvert les portes ici. Il avait une petite galerie au Panier. C'est là que j'ai fait ma première expo. J'ai aussi rencontré Julien Cassar, qui tient le concept-store UndARTground au Panier. C'est par là que tout a commencé. En quatre ans, Marseille a évolué rapidement. La masse d'artistes a beaucoup grandi. Il y a plein de

trucs qui tournent autour du graff. Et je suis franchement content et fier de participer à ça.

De quoi parlez-vous avec vos petits bonhommes chelous ?

Je peins différemment des gens d'ici. Au premier regard, le public de la rue n'a pas aimé mon travail. Puis, comme il le voyait tout le temps, ça a créé de l'intimité. Et on a fini par l'accepter. J'ai pensé qu'il fallait vraiment garder mon identité, mes couleurs brésiliennes, pour me démarquer. Le côté joyeux du graffiti, il n'y avait personne qui faisait ça. C'était plutôt la nuit, plutôt vandale. Chacun a son devoir et sa liberté de faire comme il préfère. Moi, je ne me sens pas bien de faire un truc sombre ou violent. Je sais dessiner d'autres façons, le style, c'est aussi de la technique. Il y a des gens dont le travail ressemble à de la photo... C'est un peu comme de copier, ça m'interpelle moins.

Votre dessin paraît un peu « naïf » ?

Je garde un côté très enfantin dans mes dessins, un côté Peter Pan. Ça apporte cette poésie, ce truc qui n'existe pas. Pourquoi fabriquer des choses qui existent déjà ? Je préfère l'imaginaire. Je regarde à l'extérieur... Je vois les couleurs qui manquent, j'essaie de les ajouter. C'est vrai que je suis beaucoup dans le naïf. J'aime la peinture réunionnaise, tropicaliste, le Douanier Rousseau. Ma peinture peut parler de tout mais en cachette. Si je veux faire une critique sociale ou politique, je le fais. Mais avec



une certaine douceur. De façon un peu joyeuse parce que la violence est partout. Je fais ça aussi parce que ça m'apporte de la joie. Ce que j'essaie de faire avec la peinture c'est une démarcialisation. Il faut faire quelque chose qui te représente.

Dans la rue, comment vous préparez-vous ?

Je fais toujours des repérages avec photos. Je me balade. Quand je vois un mur qui demande un graff, je le photographie. Ensuite, je réfléchis. Je fais ma maquette pour avoir une base. Puis je fonce. Cela dit, quand tu réalises, la petite abeille qui passe, si tu veux la figer dans ta toile, tu es libre de le faire.

Peintre sur les murs est éphémère... Comment ça joue dans votre travail ?

Et bien, par exemple, à Rio, le grand défi, c'était de choisir la meilleure place. De trouver le support qui permette de gagner le plus de temps d'exposition. C'est un travail d'analyser si le graff va rester. Il faut repérer si le mur est vieux. S'il est à la mairie. S'il y a un propriétaire... S'il y en a un, je frappe à la porte, je me présente, je présente mon travail et je propose de peindre.

La majorité des graffs que j'ai faits, les propriétaires étaient au courant. De toute façon, avoir une peinture effacée, ça ne veut pas forcément dire qu'elle était mauvaise, ou que les gens ne l'ont pas aimée. Quand tu poses quelque chose dans la rue, ça n'est plus toi, ça prend vie tout seul. Un graffiti colle à un mur, c'est sûr. Mais il y a tout ce

qui l'entoure et avec quoi l'on doit coordonner le graff. Au Brésil, on pense beaucoup à l'endroit où on va poser son œuvre. Représenter un mur sur des murs... Je ne suis pas trop d'accord. Il faut faire autre chose... De la végétation... Un arbre pour casser le mur. Des choses qui sont en train de se périmer... Des animaux. Essayer même de figurer le contact humain.

Qu'envisages-tu pour l'avenir ?

Aujourd'hui, mon défi est de m'attaquer à de grosses façades. Ce travail commence à se développer dans toutes les grandes villes du monde. À Marseille, pour l'instant, ça reste rare. Mais ça vient. On commence. Pas forcément en centre-ville. Parfois, c'est plus loin, dans les quartiers défavorisés. Là, on peut plus facilement s'exprimer. Le centre-ville, ça donne plus de la visibilité aux artistes. Ailleurs, les visiteurs sont ceux déjà intéressés. Du coup, ça n'ouvre pas la tête des gens qui ne connaissent pas. Le but de l'art c'est d'amener au regard des gens ce qu'ils ne vont pas aller chercher. Et vraiment, j'aimerais les interpeller avec une œuvre géante.

pages blanches



13 bitat èglement térieur

Xtraits

Art 1. Le ivisme

D'une açon énérale, le cataire devra user aisiblement de la hose ouée, en eillant à ce qu'un bus de ouissance ne soit amais ommis par les siens.

Art 2. Le ruit

Tout ruit uscéptible de êner la ranquilité de oisinage de our comme de uit, doit être vité.

La gislation en igueur au jet des uisances onores iurnes et octunes reste plicable.

Art 6.

*Sage des arties rivatives
Il est terdit de roser les alcons à rande au.*

Art 10. Anctions

*Le on-spect de ce èglement trainera
des esures ercitives et des ctions ontentieuses.*



Un an déjà. Un an seulement, eh bien oui, un an que ma vie a changé. Ça y est nous sommes bientôt à mon anniversaire ! Un an que je suis habituée, un an que j'ai en moi un colocataire. En vérité, il est parfois discret, presque si distant que j'arrive à l'oublier et à d'autres moments, il devient impossible à vivre. Si je pouvais je lui collerais une giffle qui le cloue au mur pour quelques heures. Et pourtant dans un sens, je lui suis reconnaissante de m'avoir ouvert les yeux et de m'avoir appris que j'avais une si merveilleuse famille. Je vivais avec eux en aveugle, sans m'en apercevoir comme si c'était normal. Jusqu'à ce jour où j'ai appris en 12 h le nom de mon colocataire... Effrayant... Son nom me glace, il m'effraie. Je fais semblant de ne pas savoir et de faire un rêve qui au matin me remettra d'aplomb... Je recule recule recule mais non voilà mon habitant a un nom c'est le CANCER !!!

Je voudrais voir à qui il ressemble, au moins lui mettre un visage puisque nous sommes faits pour cohabiter, autant lui mettre une image si horrible soit-elle ! Mais là encore il est plus fort, lui me voit, moi pas.

Je pleure que me veux-tu ? Qu'est-ce qui t'intéresse chez une vieille de 68 ans ? C'est horrible de ne pas pouvoir mettre une image à son ennemi sans forme ni visage. Ce néant. Ce genre de quelque chose sans image qui te file de très mauvais coups sans pouvoir répondre.

Tu n'entends plus que ça « Cancer, Cancer », je ne sais pas pour qui il se prend celui-là pour être connu de tout le monde et avoir une telle importance que rien que d'entendre son nom ça sert d'électrochoc, on est complètement tétanisé.

Au fait, encore 4 jours et ça fera un an que je le supporte. Va-t-il falloir que je lui souhaite son anniversaire ? Que pourrais-je lui acheter qu'il soit tellement heureux et qu'il se casse !!!



Une demi-heure sur la place

Diane Oomen

Avec son sac à dos rouge, il rejoint un groupe de quatre personnes assis sur les escaliers.

Dans un autre coin il y a des hommes allongés par terre en grande discussion.

En haut de l'escalier, une dame sort son petit chien.

Deux vieilles papotent coincées dans leur code vestimentaire.

Il doit y avoir une école d'infirmière, tout le monde est en blouse blanche. Une obèse dandine sa graisse. Les hommes font des piliers pour soutenir la façade des bâtiments, ils discutent de leur chat – il est dégueulasse. Un mec marche comme s'il était au bout de ses forces.

Elle est ronde, habillée en rouge coquelicot, un sac infâme en plastic violet au bout de son bras, une cigarette dans l'autre main, lunettes assorties à la robe, donc rouge vif, et ses cheveux gras trop longs pour être jolis.

Tiens, un courageux en vélo qui fait le tour en se faisant admirer, le casque sur le coude, il fait trop chaud déjà.

Voilà un fauteuil roulant qui fonce à toute allure sur le banc où se trouvent deux de ses copains. Une personne amicale vient faire un bisou, encore des cigarettes.

On pourrait appeler ça "la clope".

Un mec téléphone. Il y en a une qui est sans doute en retard, elle court, écrase sa cigarette et entre dans le bâtiment d'en face.

Les discussions sur la place vont bon train, on raconte, critique, explique et écoute à son tour.

Elle consulte ses sms puis s'assoit à côtés de ses copines.

Et puis il doit être l'heure; les unes après les autres rentrent dans le bâtiment.

Le train

Le train vient de passer
Emmenant avec lui
Les quelques voyageurs
Vers des villes lointaines
Ils sont dedans ce train
Et partent pour ailleurs
À cause de leur travail
Ou alors par plaisir
Il y en a aussi
Qui partent pour s'enfuir
Sans papier, ni argent
Ils ne reviendront pas
Les vieux
Les vieux ne viendront plus
Sur les bancs de la place
Ils se sont endormis
De leur dernier sommeil
Ensemble tous les deux
Ils ont vécu heureux
Leur amour a tenu
Jusqu'à leur dernier jour
Ni la guerre, ni le froid
N'a pu les séparer
Ensemble ils ont vécu
Les joies et les souffrances
Nous ne saurons jamais
Ce qu'ils sont devenus
Et nous aussi un jour
Nous partirons comme eux
Sur les bancs de la place
D'autres viendront s'asseoir
Comme ses vieux enfants
Jusqu'à la fin des temps

Liberté où es-tu ?

Marie-La Cassou

Ce matin ma mère semblait chanter avec ses cris de voyelles en étendant son linge comme des écritures inédites et invisibles. La grammaire d'un silence, un langage qu'elle seule comprenait. Seule ma chemise avait fait de moi ce que je suis devenu, étendue sur l'herbe encore humide, et m'avait fait rentrer dans son monde. Sans aucun mot, juste sur l'étendoir, elle faisait passer un message pour les personnes cachées pour leur liberté. La police était derrière le mur du cimetière et il ne fallait pas s'aventurer sur le chemin.

Des chalets loin des centres villes.

On s'y sent bien, la tranquillité, la gaieté, la paix, la convivialité.
Quelques voisins sympatiques, pas de grosse route, juste de la verdure qui rafraichit l'atmosphère.

Quand on est à cette hauteur, on a l'impression qu'il n'y a plus aucun monde ailleurs.

La journée apaisante,
fraîche comme le printemps.

Taurati
Moussa

Des petits espaces creux pour s'allonger tranquillement sans contrainte ni peur.

Ce mélange de couleurs qui émerveille les pupilles et de tous les côtés, on a cette impression d'avoir la paix en soi.

Que demander de plus, dites le moi.

*Yeux vides poches pleines aimerait aller sur la lune mais pas pour toujours
Yeux pleins poches vides aimerait aller sur la lune mais pour toujours
Yeux pleins poches vides aimerait mettre du poivre dans son herbe mais parfois non
Yeux vides poches pleines aimerait mettre du sel dans sa vie mais un peu alors*

*Yeux vides poches pleines : J'aimerais jeter mon argent mais c'est impossible J'aimerais festoyer tous les jours, mais je n'en peux plus
Yeux pleins poches vides aimerait blottir son enfant dans sa poche mais c'est trop tard
Yeux vides poches pleines aimerait retrouver son enfance dans son regard mais c'est trop tard*

*Yeux pleins poches vides aimerait que son regard remplisse ses poches mais c'est difficile
Yeux vides poches pleines aimerait bien que ses poches emplissent le paysage de son amour perdu, mais non !*

*Yeux pleins poches vides :
J'aimerais être un roi mais ça n'arrivera pas.
J'aimerais mieux être fou mais ça n'est pas le cas*

L'HABITAT PARTICIPATIF : UNE RÉVOLUTION TRANQUILLE

Le 1^{er} Festival de l'Habitat Participatif PCEG s'est tenu à la Grande Bastide, à Rians (83) les 14 et 15 mai derniers. Un bol d'air co-organisé par l'association Regain et la Coordination Habitat Participatif PCEG.



Allongé dans l'herbe les doigts de pieds en éventail, le soleil chauffe les paupières et les éclats du «Yoga du rire» bercent le chaland. Plus loin, la Bastide, une flûte, un tambourin. Non, il ne s'agit pas d'une réunion de beatniks. La Bourse aux Projets vient de s'achever; sorte de speed dating où chacun a deux minutes pour présenter son futur lieu d'habitat participatif et séduire de nouveaux participants. Des jeunes cherchent des vieux, des vieux cherchent des jeunes, l'intergénérationnel est de mise. On conçoit son futur lieu de vie. Quelques principes sont partagés : des logements écologiques, éco-

nomiques, solidaires et ouverts sur l'extérieur. Loin de la vie communautaire à la sauce 70'ies, ici on cherche à vivre ensemble chacun chez soi. On partagera une chambre d'ami, un jardin, un atelier ou un bureau. On tentera de se décider démocratiquement ou «sociocratiquement» (cf encadré). Il est parfois question de «culture du désir», feng shui et autres communication non violente. Mais on parle surtout statuts juridiques et prêts bancaires. Chaque projet a ses spécificités : construction ou réhabilitation, en ville ou en campagne, regroupant des locataires ou des propriétaires... Ceux qui n'accèdent

pas aux prêts se tourneront vers le locatif social participatif (cf encadré LES HABELLES).

Au milieu des araignées, assis sur les bottes de foin de la grande tente, on voit défiler des PowerPoint. Un permanent de La collective de Chavagne (04), lieu d'entraide et d'auto-responsabilisation, témoigne de cette expérience un peu différente : «les adhérents n'habitent pas sur place, mais viennent mutualiser des ressources : un camping, une ludothèque, des désirs, des terres...». Précisant encore : «les obstacles sont à aborder comme des défis à notre créativité».

Christophe Guimond, propriétaire historique de la Grande Bastide, dessine le développement du lieu : «une activité permacole est prévue sur les 35 hectares du domaine. Une agriculture au service du vivant, s'inspirant du fonctionnement des écosystèmes naturels. Ni produits chimiques, ni machines. Les déchets d'un système serviront de nourriture à un autre système.» De la collocation améliorée, en passant par la ferme, l'écovillage, ou l'appartement thérapeutique partagé, les projets ont le charme de l'éclectisme. Le jeune homme de La Chavagne raconte : «un jour, on s'est dit qu'on en avait marre de critiquer un système qu'on alimentait quotidiennement. On est passé à l'action».

Un curieux mélange d'utopie réaliste.

Mots à Mots

Bruno et Jamil, membres de la coopérative d'habitat social Place des Habelles à Marseille, expliquent comment ils construisent leur futur lieu de vie :

Comment est né ce projet d'habitat participatif partagé?

En 2011, l'établissement public foncier, propriétaire d'un terrain a lancé un appel d'offre. Des réunions d'information ont été organisées. L'information a circulé et un groupe s'est constitué. En 2012 la coopérative qui doit racheter le terrain a été créée.

Qui sont les Habelles?

Nous sommes dix, dont quatre étrangers. Nous avons des personnes du quartier, mais pas assez. Nous avons entre 34 et 61 ans. Nous sommes tous dans des situations différentes. Salariés, bénéficiaires du RSA, intérimaires... C'est l'avantage d'un projet qui s'adresse à des locataires éligibles aux HLM. Il nous manque encore quatre habitants pour être au complet. Il reste trois T3 et un T1 à pourvoir. Il est encore temps de modifier les plans des logements si nécessaire.

A quoi va ressembler votre ruche ?

Ce sera un immeuble de 12 appartements. Du T1 au T5. Au rez-de-chaussée, les espaces ouverts à tous avec une salle polyvalente. Un atelier pour la réparation de vélos, un magasin, deux chambres d'amis, deux buanderies... Notre projet est ouvert sur St-Mauront. Nous sommes dans une démarche militante. Pour ceux d'entre nous qui n'habitent pas encore là, c'est un choix de venir s'installer dans ce quartier.

A quand la pose de la première pierre ?

Si tout va bien en 2017. Nous avons dû nous séparer du bailleur social précédent. Il ne s'inscrivait pas dans une démarche de co-construction avec notre groupe d'habitant. Nous venons de signer avec Grand Delta Habitat. Financièrement, la Région a réduit ses aides. Les financements classiques du logement social ne suffisent pas pour les projets d'habitats partagés. Nous sommes en contact avec la Fondation Abbé Pierre qui nous soutient.

Comment vous rejoindre ?

Nous faisons deux permanences. Une à la Maison pour Tous de St-Mauront, le 2^{ème} mercredi de chaque mois de 16h30 à 18h. L'autre à l'Equitable Café, le 3^{ème} jeudi du mois de 18h à 20h. Nous avons aussi un site internet.

Le site du projet : <http://www.placedeshabelles.net>.

LA SOCIOCRATIE

par Céline Lieutaud

Un projet d'habitat participatif est une aventure humaine. Il s'agit, avant d'habiter «ensemble», de travailler ensemble. La démarche est innovante, non seulement dans la façon d'habiter, mais aussi de collaborer. De nouveaux modes de gouvernance sont parfois adoptés par certains. La sociocratie repose sur la communication non violente et quatre principes :

1/ Le fonctionnement en cercles

Les personnes se regroupent en cercle : chacun est donc à la même place que l'autre. Il n'y a aucune posture hiérarchique. On constitue un cercle de décision pour fixer le sens de l'association (son utilité) et son sens (la direction, les objectifs). On constitue également des cercles de travail : on se réunit autour d'une question particulière afin que chacun puisse contribuer à proposer une ou des réponses.

2/ Le double lien

Une personne du cercle de décision transmet une question à un groupe de travail... une autre personne, membre du groupe de travail, se fait porte-parole auprès du cercle de décision pour présenter sa solution. Chacun a donc une mission spécifique et aucun risque de voir une partie de l'information non transmise car elle ne conviendrait pas au message.

3/ L'élection sans candidat

Les membres d'un groupe élisent une personne (alors qu'elle ne s'est pas présentée) parce qu'ils la croient la plus à même de porter leur parole. Il n'y a ainsi pas de risque de mettre en avant son égo : c'est le groupe qui compte avant l'individu.

4/ La prise de décision par non observation

Lorsqu'une solution est proposée, elle est d'abord questionnée par chacun pour bien la comprendre. Une fois les explications devenues claires, une observation peut être présentée par chacun : charge au groupe de travail d'y apporter une réponse ou d'en tenir compte pour améliorer la solution. On ne dit pas «je ne suis pas d'accord», on précise en quoi cette solution pourrait ne pas convenir entièrement. Lorsqu'il n'y a plus d'observation, la solution est adoptée.

Nicolas Burlaud, L'homme de La Plaine

Après Clermont-Ferrand, la trop grise, où il naquit et Poitiers, la trop pluvieuse où il étudia, Nicolas Burlaud débarque à Marseille, l'ensoleillée lumineuse, au mitan des années 90. Il s'installe à La Plaine, un quartier du centre ville. Il n'en n'a plus bougé depuis.
Rencontre avec ce explo-réalisateur engagé.

Bonjour Nicolas Burlaud. Vous êtes une sorte de père Pleinard ? Pourquoi ce quartier ?

Pour l'énergie un peu rebelle et bordélique... Je peux aussi dire plein de mal de La Plaine, plein de mal de Marseille... Des choses que l'on dit souvent. Que j'ai pensé, même, il n'y a pas très longtemps. Mais en ce moment, j'ai l'impression qui se passe des choses...

Vous êtes un citoyen actif. L'engagement dans des mouvements n'est pas récent ?

Non. C'est vrai. Je viens d'une famille militante. J'ai toujours essayé de faire des choses par moi-même. De ne pas juste être dans le truc de dire : le monde ne va pas comme je veux... Et rien. Non, moi je me suis toujours demandé ce que je pouvais faire à mon échelle. Au moins j'agis et je pourrais toujours me dire que je l'ai fait...

Et en clair, ça donne quoi ?

À ma sortie de la FAC, nous avons monté une association, PRIMITIVI... J'ai retrouvé des flyers



réalisés à l'époque avec tête de mort et petites télés... On a sans doute évolué mais pas changé sur les objectifs, les enjeux. Sur ce que l'on essaie de faire. Nous tentons de créer une télé de rue. La télé du bout du monde jusqu'au coin de ta rue... Nous ne voulions pas qu'elle soit faite par des journalistes en position de surplomb. Et qui viennent vous raconter la vie, le monde. On se retrouve tous, très facilement, à s'enfermer dans des rôles. On essaie de faire attention à ça.

Comment fait-on pour éviter cet écueil ?

Je ne sais pas... C'est une bonne question. Il faut essayer de ne pas faire tout le temps la même chose. On fait des fresques murales. On a monté un ciné club de quartier qu'on a voulu le plus ouvert possible. On y a projeté Astérix ou

Pompoko. Des films qui faisaient venir des gamins. Ou des gens qui habitaient dans la rue. Cela dit, on a passé Astérix ou le cadeau des Dieux dans lequel César, voyant qu'il n'arrive pas à conquérir le petit village des irréductibles gaulois, va implanter un complexe immobilier de luxe tout autour...

Oui, ça n'était pas gratuit non plus...

Non. On essaie de rester au contact des gens avec lesquels on fait des films. Avec le Doctorat Sauvage en Médias Libres que nous avons inventé, nous disons que pour créer des médias libres, nous devons en construire les outils. Questionner les formes de notre action. Nous voulons la réflexion et l'expérimentation. Cette année nous avons organisé une rencontre autour de « La Commune de Paris » de Peter Watkins. En est sortie une fiction que nous réalisons actuellement où l'on a proclamé la Commune Libre de La Plaine.

Pour le réalisateur Nicolas Burlaud, c'est une sorte de prolongement de votre film « La Fête est finie »...

C'est vrai. Ce film a été très

important pour moi. Notamment par sa forme assez différente. Les productions de Primitivi ont souvent été du vidéo tract. En 2013, j'ai eu le goût de la défaite dans la bouche. Avec ce film, j'ai cherché comment exprimer un désaccord sans m'enfermer dans le rôle du grincheux. Mais sur le terrain, moi, je voyais des expulsions, une destruction de ce « vivre ensemble » que, personnellement, j'aime à Marseille. Il fallait arriver à le dire à ceux qui, sans être d'accord, entendraient mes arguments. Sans se sentir agressés par le ton.

Et comment tout ça modifie votre façon de travailler ?

Ce film a peut-être clarifié, à l'extérieur, ce que l'on pouvait faire à Primitivi. Le succès du film a attiré des personnes qui voulaient bien jouer. On est allé à Bassens, à la Busserine. On a créé une charrette qui s'appelle La Lucarne avec laquelle on peut à la fois projeter puisqu'elle dispose d'un écran et également filmer. C'est un outil de collecte de l'image, de la parole mais aussi de projection.

Parmi les quartiers, il y a le vôtre. La Plaine. Comment en arrive-t-on à cette Commune Libre de La Plaine ?

C'est un quartier qui a bougé. Le schéma de confiscation des centres villes est à l'œuvre partout. C'est aussi pour ça que « La fête est finie » a si bien marché. Ça ne parlait pas que de culture ou de transformation du centre ville marseillais. Ça parlait de la Ville en général.

Et donc ?

Une assemblée populaire

s'est constituée à La Plaine. On cherche comment se construire ensemble ? Comment le dire ? On a créé un journal dont le numéro 0 est sorti. On est allé manifester devant la SOLEAM*. Nous ne sommes pas contre les transformations du quartier. Bien-sûr qu'il faut le transformer. Mais la question est de savoir comment ces transformations nécessaires ne se fabriquent pas une transformation sociologique qui soit une confiscation.

Et ça conduit donc à la Commune Libre de La Plaine ?

Il y a eu une concertation. Deux réunions en quinze jours pour demander aux gens ce qu'ils en pensaient. Tout le monde s'en foutait complètement. Ces concertations ont été bien chahutées. C'était de la communication baise-couillon. Avec Primitivi, on s'est demandé

Elle bannit le quartier, la raye des cartes officielles, abandonne tous les services publics. On était 200 à 250 personnes. Ça a beaucoup tchatché, beaucoup échangé, beaucoup rêvé.

Et au réveil, ça donne quoi ?

Et bien ça, on verra... Là, on a fait l'épisode zéro.

D'accord mais le rêve, c'est quoi ?

On n'en sait rien. On ne sait pas ce qui va se passer. Cette fiction doit accompagner le réel. On ne sait pas si les travaux vont commencer, par exemple.

Ça en est où ?

À l'image des concertations finalement ce sont de magnifiques trompe-l'œil pour masquer des magasins vides... Exactement. C'est une façade. Ce dont nous ne voulons pas à La Plaine. Pas de faux magasins



comment informer et interpellier. On a inventé une fiction dans laquelle la mairie dit : « D'accord... Nous abandonnons le projet mais on ne veut plus entendre parler de ce quartier ».

avec de faux gens dedans. On ne sait pas trop ce que sera la suite de la fiction parce qu'elle est aussi dépendante du réel.

Justement, où ça en est...
Dans le réel ?

On en est... Qu'on ne sait pas trop. La SOLEAM a reçu les quatre projets. Elle les traite. Nous allons continuer d'accompagner ce qui se passe. La fiction collera au réel. La fiction génère de la pensée et de la réflexion plus libres, sans contrainte de résultats. Mais est-ce que ça peut engendrer quelque chose d'opposable? Ça j'en suis convaincu. La proclamation a généré ces rassemblements, ces rencontres, ces discussions. Ça peut servir à se demander ce qu'il faut faire pour les personnes qui viennent picoler le soir et casser des bouteilles et qui pissent partout après...

Enfin, pourquoi tu l'aimes et pourquoi tu ne l'aimes pas ce quartier. Parce qu'il pue un peu quand même?

Justement. Parce qu'il pue un peu. Parce qu'il est encore un peu vrai. Il y a des trucs durs, des trucs qui ne marchent pas bien. Il y a des trucs qui se montent et qui se cassent la gueule. C'est aussi pour ça que je l'aime. Ça en fait un quartier ouvert. Je n'ai pas envie qu'il se ferme, se claquemure dans une utilisation et des usages prédéfinis. En ce moment, j'ai du mal à dire pourquoi je ne l'aime pas. Si ce n'est que tous les usages sont assez séparés. Ça cohabite sans vraiment vivre ensemble... À Marseille, il y a une résistance organique aux transformations, bonnes ou mauvaises. Du coup, parfois, j'ai le sentiment que ça tourne en rond.

Et en dehors de ça quels sont les projets?



À LA PLAINE LE SOLEIL SE LÈVE POUR TOUT LE MONDE!

À MARSEILLE, TOUT LE MONDE CONNAÎT LA PLAINE. C'EST UN QUARTIER PARTICULIER. UN CARREFOUR AUSI IMPORTANT POUR CEUX QUI Y HABITENT QUE POUR CEUX QUI Y PASSENT.

D'ABORD, IL Y A LE MARCHÉ AVEC SES 300 FORAINS. ON Y VIENT DE LOIN POUR TROUVER DES BONS PLANS.

LE MARCHÉ, C'EST LE CŒUR DU QUARTIER.



LE SOIR, ON Y VIENT PARFOIS D'AUTRES QUARTIERS, D'AUTRES VILLES POUR SORTIR BOIRE UN COUP, MANGER AU RESTO OU SE POSER TRANQUILLE SUR LA PLACE. OU FAIRE LA FÊTE À NOTRE MANIÈRE. NOUS SOMMES DES MILLIERS À FRÉQUENTER ET À PARTAGER LE QUARTIER. ET TELLEMENT QU'ON EST INCRUSTÉS DANS LA PLAINE. QUE MAINTENANT ON NOUS VOIT PLUS!

MAIS DEPUIS CET ÉTÉ, LA MAIRIE PARLE DE « RÉNOVATION DU QUARTIER », ON S'EST DIT :

MAIS QU'EST CE QU'ILS VIENNENT NOUS ENNERVER!

ENTRE INQUIÉTUDE ET MÉFIANCE (ON SAIT TRÈS BIEN CE QUE LA MAIRIE A FAIT DANS D'AUTRES QUARTIERS : RÉPUBLIQUE, JOUETTE, ARENC, RUE DE ROME, ETC...)



On a deux projets. Un film sur le Carnaval de la Plaine que l'on a beaucoup filmé. Un autre, un web-doc sur... la bataille de La Plaine. Un truc très ambitieux qui retrace l'identité du quartier, cette tension dans laquelle il vit actuellement.

Et La Fête est finie... On peut le voler où le DVD? Quoi, faut être militant jusqu'au bout...

Il y a quelques librairies de La Plaine où l'on peut le trouver. Sinon, il n'est pas encore en accès libre sur le net parce que le DVD

est en multilingue et qu'on aimerait en vendre quelques uns... Mais on peut se le procurer sur le site de Primitivi.

Merci Nicolas Burlaud... Ouffff. Et beh...

*Concessionnaire - Aménageur de la Métropole, travaille depuis plusieurs mois sur le territoire de la Ville de Marseille à la requalification des espaces
** UN DVD de 16 films est disponible.

A la vox populi KRS&TD

J'ai faim

On ne venait qu'à Noël et j'aimais bien ça. Je savais que j'allais trouver un petit sapin posé sur le buffet, des oeufs peints aux couleurs vives et une grand-mère plus large que haute. Je savais que mon grand-père me pincerait la joue quand il me verrait, un geste d'affection géorgien, sans doute.

J'irai faire un tour dans le jardin du petit pavillon. J'irai tout au fond voir l'enclos des poules, qui sentent si mauvais. Mon grand-père avait planté des arbres fruitiers, mais surtout, il avait récupéré des vignes géorgiennes. Qui n'est pas géorgien ne peut comprendre l'importance d'un tel trésor. Il n'allait pas jusqu'à faire du vin. En revanche, ma grand-mère savait bien comment les utiliser.

J'attendais le dessert avec impatience. Je savais bien ce que c'était. Du TCHOURTKHELA. Des tas de tchourtkhela alignés sur une assiette. Ils avaient un peu des têtes de saucissons. Ils en avaient tout à fait la couleur, mais rien à voir.

Sur le brin de coton qu'on voyait dépasser à un bout, ma grand-mère avait enfilé des noisettes. Elle les avait trempées plusieurs fois dans une mixture épaisse à base de jus de raisin géorgien. Elle avait laissé sécher le tout, des tchourtkhela accrochés en file indienne, longtemps.

Noël, c'était la promesse de mordre dans la pâte de raisin élastique, de sentir le croquant des noisettes, de se coincer le fil de coton entre les dents.

Noël, c'était la promesse de mordre dans la pâte de...

> recette tchoutchoutée par Marina Méloua

Manger est d'abord un besoin naturel. Pourtant, ça ne se limite pas à cette fonction. Souvent, ce qui arrive sur nos tables a une autre dimension. Culturelle, sociale, familiale. Ce sont ces territoires là, plus méconnus, que nous vous proposons de découvrir...

COMMENT PRÉPARER LE TCHOURTKHELA

Faire cuire du jus de raisin à feu doux. Jeter petit à petit la farine, sans jamais cesser de remuer, jusqu'à obtention d'une pâte homogène (2 verres de farine pour 1 litre de jus). Faire bouillir 15 min tout en remuant. Tremper les noisettes enfilées sur du gros fil à coudre.

Les retirer et les égoutter un peu. Attendre 15 min et répéter l'opération 2 ou 3 fois, jusqu'à ce que le tchourtkhela atteigne le diamètre désiré. Riches en calories, pratiques à transporter, les tchourtkhélas étaient l'ultime nourriture des guerriers géorgiens. Ils servaient aussi de tétine aux bébés pendant les périodes de disette, satisfaisant leur besoin de succion, les nourrissant du même coup. Les tchourtkhélas sont inévitables sur la table du jour de l'An.

À l'ouest du pays, ils ornent l'arbre de Noël géorgien, le tchitchilaki. Ils possèdent un pouvoir mystérieux. Décrochés du sapin la nuit du Nouvel An, ils accomplissent tous nos vœux.



MUSIQUE APEROS

**SOUS LES PAVÉS
TOUS LES MARDIS DE JUILLET
DE 18H À 2H // GRATUIT**



Pour siroter une boisson dans un transat, déambuler au milieu des stands de créateurs, faire une partie de pétanque ou tout simplement pour écouter de bons mix, un seul endroit :

la terrasse du Dock des Suds !

Dock des suds Rue Urbain V / 13002 Marseille

><http://www.dock-des-suds.org>

LOISIRS

LE CORBUSIER : UN JEU D'ENFANTS

Pour les enfants de 6 à 12 ans

10€ pour l'enfant et 5€ pour l'accompagnateur

**SAMEDI 6 AOÛT, MERCREDI 10 AOÛT,
SAMEDI 27 AOÛT ET MERCREDI 31 AOÛT**

Un atelier-parcours à la Cité radiieuse, une visite guidée ludique en famille à la découverte d'une des plus surprenantes architectures du XX^e siècle. Invitation dans l'univers des couleurs et des formes de l'architecte Le Corbusier.

> *Inscription obligatoire* : www.resamarseille.com

CINEMA



BELLE & TOILE

Entrée Libre

**DU 03 JUILLET
AU 28 AOÛT
2016 / 20H**

Tous les dimanches, projection de films programmés par le club de programmation du cinéma le Gyptis à la tombée de la nuit pour toutes et tous ! Transats et coussins sont à disposition, vous pouvez amener votre couverture et votre pique-nique. Et pour les étourdis, bar et petite restauration sur place avant la projection !

> <http://www.lafriche.org>

FESTIVAL

**LES JOURNÉES EUROPÉENNES
DU PATRIMOINE**

17 ET 18 SEPTEMBRE / ENTRÉE LIBRE

De nombreux monuments et musées sont ouverts au public lors de ces 2 journées. L'occasion de découvrir le patrimoine de notre région.

VOLT

Retrouvez toutes les informations pour vos sorties :
www.volt-agenda.com

LE MESCLUN

FESTIVAL

JACK IN THE BOX

29 ET 30 JUILLET

GRATUIT SUR LE TOIT-TERRASSE

Payant au Cabaret Aléatoire

19h Toit Terrasse de la friche (Gratuit)

et à partir de 23h Cabaret Aléatoire



Connu avant tout comme pionnier de la musique électronique, Jack de Marseille a contribué, dès la

fin des années 80, à l'émergence de la scène électronique française. Le succès de ses sets lui valent d'être élu meilleur DJ français en 1998. En 2015, Jack de Marseille fête ses 25 ans de scène et lance le festival Jack in the Box.

> <http://www.cabaret-aleatoire.com/>

CINEMA



**CINÉ PLEIN AIR
JUSQU'AU
3 SEPTEMBRE
GRATUIT**

Ce festival est ouvert à tous les publics et propose chaque année, de

juin à septembre, une déambulation cinématographique à travers une dizaine de quartiers Marseillais.

> www.cinetilt.org

FESTIVAL



MARSATAC

23 ET 24 SEPTEMBRE

18^e édition du festival de Musiques actuelles

> www.marsatac.com